

Corinne Mercadier

“Années-lumière”

L'Atelier

Du vendredi 3 février au dimanche 4 mars 2012

Dossier de presse

> **L'ATELIER**
espace d'exposition

Années-lumière
Corinne Mercadier
Du 3 février au 4 mars 2012

L'ATELIER
1, rue de Châteaubriand
44000 Nantes
Du mardi au samedi de 13h à 19h
et le dimanche de 10h à 15h
Fermé les lundis et jours fériés
ENTRÉE LIBRE

GALERIE
LES FILLES
DU CALVAIRE

CONFLUENCE

VILLE DE
Nantes

Contact service presse

Tél. : 02 40 41 64 36

Fax : 02 40 41 64 10

presse@mairie-nantes.fr

Sommaire

L'exposition	p 3
• « Années-lumière » - Photographies 1992-2005	
L'artiste	p 7
• Corinne Mercadier	
Le lieu de l'exposition	p 8
• L'Atelier, un espace d'exposition dédié à l'art contemporain	
Annexes	p 2
• Les séries de photos figurant dans l'exposition	
• Les autres séries	

L'exposition

« Années-lumière »

Photographies 1992-2005

Années-lumière est la première exposition personnelle de Corinne Mercadier en Belgique (Galerie Les filles du calvaire) et c'est aussi l'occasion de retracer son parcours à travers sept séries de photographies jalonnant plus d'une dizaine d'années de travail. *Années-lumière* est aussi le titre d'une de ses toutes dernières images.

De cette artiste française qui s'est révélée photographe sur le tard, on connaît mal les débuts, en particulier son travail de dessin et ses nombreux cahiers remplis de croquis et d'écrits « poétiques ». Ce que peu de personnes savent aussi, c'est qu'ils sont toujours aujourd'hui à l'origine de ses créations photographiques. Ce qu'on sait plus rarement encore, c'est son admiration pour les écrits de Georges Didi-Huberman, entre autres sur le drapé et l'abstraction géométrique¹ ou ceux de Daniel Arasse sur *L'Annonciation italienne*², son amour pour Giotto et pour l'architecture de la Renaissance, son goût pour les formes géométriques et les problématiques de la perspective. Pourtant, cela explique bien des traits de son œuvre, si particulière qu'elle est presque en décalage avec la tendance contemporaine à une photographie plasticienne propre et lisse.

Ce qu'on essaie au premier abord de percevoir de l'œuvre en question, c'est cette insatiable recherche technique, dont les effets mènent le spectateur aux frontières de l'inexplicable. En effet, difficile de comprendre que ses photographies (parfois noir et blanc, parfois couleur) sont réalisées au Leica, que les tirages qui en sont issus, sont repris ensuite au Polaroid qui prend lieu et place du négatif préalable. Par la suite, cet « original » d'une image altérée, peut éventuellement être numérisé avant d'être de nouveau agrandi, chacune des étapes impliquant inévitablement une perte qualitative, une imprécision des contours, une accentuation des contrastes, une accumulation d'irisations et de tensions de lumières contradictoires. Parfois, cela se complique encore, comme avec la série des *Glasstypes (1997-1999)*, où Corinne Mercadier, retournant à son amour du dessin, peint (comme pour ses toutes premières photos) une minuscule forme blanche sur une plaque de verre qu'elle enferme dans une boîte en réadaptant une vieille technique renaissance, la *camera obscura*. Mais cette boîte est suffisamment branlante pour laisser passer un trait de lumière, ce qui permet à la peinture, quand elle est photographiée au polaroid -directement cette fois-, de capter de la couleur et d'apparaître sur un fond étrangement irisé. Ce dernier n'est en fait que la traduction colorée de la lumière, celle-ci pouvant bien entendu être fort différente selon l'instant du jour et le temps qu'il fait. Ceci permet ainsi à l'artiste, dans cette magnifique série de formes plus ou moins géométriques, de nous faire découvrir la couleur de la lumière photographique. Impressionnant, non ?

Mais dans sa recherche ce n'est pas l'essentiel. C'est la beauté étrange de l'image résultante qui compte, ce sont ces formes plus ou moins abstraites sur des fonds indéfinissables qui captent autant la lumière que notre regard pour nous entraîner ailleurs, et non pas cette savante cuisine. Au contraire, c'est grâce à l'accident et à son aspect fugitif que l'artiste élabore cette écriture si particulière.

¹ Georges Didi-Huberman, *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*, Minuit, 1992 / *Ninfa moderna*, Gallimard, 2002.

² Daniel Arasse, *L'Annonciation Italienne*, Hazan, 1999.

Autre remarque, à l'approche du travail, c'est la perception de ce « qu'il y a entre les choses », d'ailleurs titre d'une œuvre de 1990, et « du bout » ou « du fond » de l'image. En effet, l'artiste consacre dans ses compositions une place importante au vide, aux plans entre les objets et à l'espace général, à tel point que ce serait presque, parfois, plus cela qu'elle photographie, que le sujet donné. Cet aspect est très marqué dans la série *Paysages (1992-1994)* car la ligne d'horizon est le « réel » sujet de ces 50 photographies plutôt que ces paysages presque vides où apparaissent des éléments fantômes, tels des fragments poétiques jalonnant par leur désincarnation l'errance de la pensée artistique.

De même, dans *Où commence le ciel ? (1995-1996)*, les sujets (personnes, objets, éléments d'architecture...) sont sensiblement plus présents mais restent soumis par l'espace photographique : la place donnée au ciel et le cadrage rapproché nous amènent au cœur de la question posée.

Dans *Intérieurs (1999-2000)*, sortes de réponses aux paysages d'extérieurs, cette impression est amplifiée. Dans ces images, encore en couleur mais presque monochromes pour certaines, il n'y a presque rien : un bout de fauteuil ou de lit, des plafonds qui semblent des sols inversés, des coins de portes. Le tout pourrait paraître presque nostalgique, ceci étant d'ailleurs accentué, là encore, par l'altération de l'image et le renforcement des contrastes. On ne sait plus trop où l'on est, si ce n'est dans l'instant photographique et cela n'a pas d'importance car le spectateur peut aisément se laisser envahir par cette poésie silencieuse.

Cette notion de l'instant, de l'unique - non pas celui qui « A été » mais bien celui qui n'est que Là -, s'accroît avec *Une fois et pas plus (2000-2002)*. Dans cette série, le noir et blanc d'origine s'irise de couleur au tirage pour accentuer la tension chorégraphique des sculptures de tissus lancées à l'approche de corps en mouvement. - Ceci nous rappelle fort à propos que Corinne Mercadier a collaboré aux décors³ du chorégraphe Daniel Larrieu - La spectaculaire saisie photographique de ces instants uniques donne un rendu quasi cinématographique de ces imprévisibles images en plan fixe. De ces corps enveloppés devenant sculptures, résultent des situations fascinantes, qui, par leur impact visuel provoquent une nouvelle fois une situation d'étrangeté pour le regardeur. Magali Jauffret décrit avec brio cet effet dans son article *Des rêves éveillés* dans l'Humanité du 26 mars 2002, publié pour saluer son exposition⁴ à l'occasion du Prix Altadis de l'artiste :

(...) Ainsi vont les images de la série intitulée « Une fois et pas plus », qu'au moyen de ces lâchers éphémères d'étoffes qui s'abattent devant l'objectif, l'artiste donne consistance aux failles, aux fantasmes, aux phobies de tous et de chacun. On est dans l'humain jusqu'au cou, dans un monde fantomatique où les ombres sont décalées, où l'immatériel devient présence charnelle, où l'impalpable se manifeste, où les symboles se forment, entre visible et invisible, entre l'ici et l'au-delà. Il faut le dire : ces photographies nous font passer de l'autre côté du miroir, parviennent à créer l'espace irrationnel du rêve. Elles manifestent moins une idée qu'elles ne sont cette idée elle-même. (...)

A la suite du Prix Altadis et d'un beau succès d'estime pendant le Mois de la photo de 2002 à Paris, à la galerie Les filles du calvaire, Corinne Mercadier obtient en 2003 une commande de la DAP (Délégation aux Arts Plastiques du Ministère de la Culture), sur une proposition de Michèle Moutashar, conservatrice du Musée Réattu, dans le cadre des Rencontres Internationales de la Photographie d'Arles. Le sujet en est la ville

³ Scénographies pour Daniel Larrieu :

2001 *Cenizas*, chorégraphie de Daniel Larrieu, CCN, Tours.

1995 Décor pour *Mobile ou le miroir du château*, chorégraphie de Daniel Larrieu.

1993 Décor pour *Mica ou le sourire de l'eau*, chorégraphie de Daniel Larrieu.

⁴ Prix Altadis 2001, Exposition à la Galerie Durand-Dessert, Paris et à la Galerie Juana de Aizpuru, Madrid.

d'Arles elle-même, ville à la richesse architecturale romaine et médiévale remarquable où la lumière fascine voire aveugle. L'artiste captivée par cette architecture à la géométrie pure, s'y complait pendant des mois, y réalise plus de 600 prises avant de tenter d'en tirer l'exégèse : 10 photographies que Michèle Moutashar qualifie ainsi : « *le mystère qui s'y joue ploie à la forme d'un corps les feuilles qui s'envolent* ».

Elle travaille principalement sur les toits, près du ciel, elle fabrique de nouvelles sculptures plus géométriques en tissu mais aussi des livres à la feuille d'or (pour capter la lumière) et joue de rubans ressemblant à des phylactères. Ici aussi les sculptures s'envolent, projetant leurs ombres sur des personnages indéfinissables, sortes d'ombres ou d'anges annonciateurs d'un passé ou d'un avenir hors champ.

Iconolâtrie de l'artiste ? Possible. Son *Triptyque de Saint Trophime* rappelle sans aucun doute une annonce, mais le sujet n'est plus le même, le ciel est vide, les phylactères noirs ne portent aucun message. L'espace iconique déserté par le divin est investi par l'artiste comme espace de jeu du sacré artistique. De même, *Le Polyptyque des Prêcheurs*, tout en géométrie de formes et de volumes déployés sur fond céleste nous aspire ou nous inspire, selon le contenu que l'on donne au concept de « l'aura ».

Michèle Moutashar dans son introduction au livre⁵ publié pour l'occasion nous propose cette description : (...) *Une géométrie déployée en exèdres, trapèzes, polyèdres, nervures, déclivités, mais extrêmement résistante, têtue, compacte (le contraire d'un feuilleté), dévidant voiles, écrans, palmes, baleines, battements : c'est cet espace que visite, hanneton idéal, le vol des livres et des phylactères apparus dans l'image.*

Leurs matières comme leurs formes – tulles, feuilles d'or, rubans, miroirs, triptyques, calligraphies célestes – y convoquent sur la pointe des pieds une histoire merveilleuse de la peinture, primitive, innocente, tout juste là en train de s'inventer. C'est ainsi que s'inclinaient les lys dans les tableaux de Simone Martini...

Au-dessus du corps de la voûte, si longuement bercé, ployé, porté, frotté, vêtu, de quoi est fait réellement ce vol, qui fait tenir l'ensemble (le temps, l'espace, forcément), l'agite comme une crème, mais surtout livre la matière même du monde ? A quoi peut-il tenir, depuis le moment où le porte l'orange, sur la première image du polyptyque, et que déjà les feuilles entre ses mains échappent à la forme du livre ? (...)

Enfin, c'est dans *Longue distance* (2005), série en cours, que l'esprit cinématographique s'impose au grand jour. Cette série encore émergente et dont l'artiste nous propose ici la primeur en écho à l'exposition de Pantin⁶ ; renforce l'aspect « scenarii » de son travail et nous renvoie à toutes ses séries antérieures, à la fois, par la récurrence de certains éléments rejoués comme autant des phrases possibles d'un poème « aphonique ».

Pour la première fois, Corinne Mercadier change de format d'image en passant du carré à un rectangle proche du cinémascope. Les paysages s'y font plus lointains, sortes de cadres pour des mises en scène où les personnages, passent ici du statut de figures à celui d'acteurs provoquant une situation toujours non identifiée mais plus active. Les premières images de cette série, réalisées pour une commande du *Mai Photographique* de Quimper, rappellent *Où commence le ciel ?* par les prises de vue en bord de mer. Cette série s'inscrit aussi dans l'après d'*Une fois et pas plus* et de *La Suite d'Arles* par l'emploi de sculptures géométriques, mais l'aspect énigmatique des situations est renforcé par la manipulation des ciels et des sols. Les premiers deviennent sombres tandis que les deuxièmes s'éclaircissent, renforçant dramatiquement les contrastes, effet qui n'est pas sans rappeler certaines images des cinéastes de l'avant-garde italienne.

⁵ Michèle Moutashar, *Le vol des phylactères*, préface de *La Suite d'Arles*, Editions Filigranes. Texte et images, Corinne Mercadier.

⁶Festival *Photos et Légendes, Le Merveilleux*, du 3 au 10 novembre 2005, Pantin.

On est toujours dans une écriture et rappelons qu'entre temps Corinne Mercadier n'a jamais cessé d'écrire⁷. Mais c'est peut être plus apparent dans le contenu, d'autant ses œuvres se composent de plus en plus, comme dans *La Suite d'Arles*, sous formes de triptyques ou de polyptyques, sortes de trames photographiques d'une histoire inénarrable.

Comme si pour approcher le réel il fallait le mettre à distance, le recréer, le « re-filmer » pour qu'il devienne le lieu d'une apparition. Laurence Charlotte Coupaye dans son texte *Peau du monde, voile de lumière*⁸ parle même « d'une épiphanie au sens joycien qui aurait lieu non dans l'apparition elle-même mais bien grâce à elle. Voire au-delà de celle-ci ».

Une rétrospective, certes mais à suivre...

Christine Ollier

Années-lumière Corinne Mercadier

Du 3 février au 4 mars 2012



L'ATELIER

1, rue de Châteaubriand
44000 Nantes

Du mardi au samedi de 13h à 19h
et le dimanche de 10h à 15h
Fermé les lundis et jours fériés

ENTRÉE LIBRE

⁷ Livres de Corinne Mercadier :

2003 *La Suite d'Arles*, Editions Filigranes, en coproduction avec le Musée Réattu.

2003 *Encres, Saison*, Editions Filigranes.

2002 *Une fois et pas plus*, Actes Sud/Altadis.

1999 *Dreaming Journal*, livre d'artiste, Editions Filigranes en coproduction avec la galerie Les filles du calvaire.

1996 *Où commence le ciel?* Livre d'artiste, Editions Filigranes. Quinze invités répondent à cette question par des textes et des photographies.

1991 *La photographie de tous les jours*, Isabelle Bongard Editeur.

⁸ **Charlotte-Laurence Coupaye**, *Peau du monde, voile de lumière*, préface du livre édité par Actes Sud à l'occasion du prix Altadis, 2002.

L'artiste

Corinne Mercadier

Corinne Mercadier est née en 1955. Elle vit et travaille à Paris. Elle est représentée par la Galerie Les filles du calvaire à Paris, et la Galerie Alan Klotz à New York.

L'œuvre photographique de Corinne Mercadier est liée jusqu'en 2008 au Polaroid SX 70. A partir de ces clichés, elle réalise des tirages agrandis de différents formats. Les séries *Paysages* (1992) et *Où commence le ciel ?* (1995-1996) cernent le vide, l'horizon, et jouent avec la notion de point de vue et de cadre. En 1998, la série *Glasstypes*, constituée de photographies de peintures sur verre, donne une aura lumineuse à d'indéfinissables objets. A partir de 2000, elle fabrique des sculptures destinées à être lancées et photographiées, dans les séries *Une fois et pas plus* (2000-2002), *La Suite d'Arles* (2003), *Le Huit Envolé* (2006), et *Longue Distance* (2005-2007). Elle a également une pratique du dessin, pour la préparation des sculptures et des mises en scènes, mais aussi indépendamment de la photographie, avec la série *Black Screen Drawings*, commencée en 2008 et qui fait suite à *Dehors*, et *Ce qu'il y a entre les choses* (1990). S'il y a une rupture radicale dans l'œuvre de Corinne Mercadier, c'est l'arrêt de la fabrication de la pellicule Polaroid SX70 en 2008. Depuis, elle travaille avec les outils numériques, qui ont apporté des modifications fondamentales aux dispositifs de prise de vues et à l'esthétique de ses images. Deux nouvelles séries seront présentées en 2012 durant le Mois de la Photo à Paris à la galerie Les filles du calvaire et en avant-première à Paris-Photo 2011.

Corinne Mercadier a exposé régulièrement depuis 1998 à la Galerie Les filles du calvaire, et à la Galerie Alan Klotz à New York en 2006 and 2008 ; au festival Fotofest, Houston, Texas; à la FIAC et à Paris-Photo, stand Les filles du calvaire Paris; à La Primavera FotoGrafica, Barcelone, à l'ARCO, Madrid. En 2001, elle a reçu le Prix Altadis et exposé à la Galerie Durand-Dessert, Paris et Galerie Juana de Aizpuru, Madrid. En 2003, elle a obtenu une commande du Musée Reattu et du Ministère de la Culture à l'occasion de laquelle elle réalise *La Suite d'Arles*, exposée pendant les RIP.

Le lieu de l'exposition

L'Atelier, un espace d'exposition dédié à l'art contemporain

> Inauguré par la Ville de Nantes le 28 novembre 2008, *L'Atelier* est un **espace d'exposition et de création** destiné à présenter à un très large public la diversité des mouvements artistiques de l'histoire de l'art moderne et de l'art contemporain.

> **Avec 27 expositions présentées depuis l'ouverture en 2008, L'Atelier connaît une fréquentation en constante progression :**

- 2008 : 2 500 visiteurs (exposition inaugurale) ;
- 2009 : 9 823 visiteurs (8 expositions) ;
- 2010 : 12 966 visiteurs (9 expositions) ;
- 2011 : 13 837 visiteurs (8 expositions) ;
- 2012 : 2 211 visiteurs (1 exposition).

> **A ce jour, 41 337 visiteurs ont déjà franchi la porte de L'Atelier.**

> *L'Atelier* a pour vocation de **faire découvrir ou redécouvrir au plus grand nombre les artistes** de Nantes et de sa région, les artistes nationaux ou internationaux, dont les démarches, les esthétiques ne correspondent pas toujours aux choix prioritaires et à la programmation ciblée des grandes institutions culturelles.

> Avec cet espace d'exposition, exceptionnel par sa fonctionnalité, sa dimension, sa localisation et son histoire, la Ville de Nantes entend **créer de nouveaux réseaux artistiques et développer sa politique culturelle** en faveur des arts plastiques.

> Le fonctionnement de L'Atelier

> Les artistes, associations et structures culturelles accueillies bénéficient d'une **mise à disposition temporaire et gratuite** des espaces.

> L'équipement est **accessible gratuitement à tous les visiteurs** : scolaires, étudiants, enseignants, acteurs culturels, touristes, habitants ou simples curieux.

> L'ensemble du site est géré en **régie directe par la Ville de Nantes** qui en assure la gestion technique, ainsi que la coordination générale des activités qui s'y déroulent.

Annexes

Les séries de photos figurant dans l'exposition

Paysages

1992-1994

Un littoral français, photographié seul, sans habitant ni promeneur, vivant sa vie de lieu comme le fait un être. Extraordinaire parce que non aménagé, un territoire de la pensée lumineux et ventilé. Ce lieu est fondateur, je le photographie depuis longtemps, avec ou sans appareil. La série rassemble trois ans de saisons, de découvertes infimes, de géométries passagères. L'eau, le ciel et quelques objets sont projetés sur ces images, denses et contrastées, comme surimpressionnées, chargées d'un trop-plein de lumière et d'ombre.

Où commence le ciel ?

1995-1996

Commencement de l'infini. Dans les brindilles, les fils électriques entremêlés d'un paysage chaotique. Ou loin, derrière les yeux. Vu par, entendu par, cadré par, le ciel commence par le début qu'on lui offre, la boîte, le papier, la lumière, tout commence dans l'idée de faire, de montrer, de chercher ce qui aveugle. Son commencement perpétuel est celui d'une peau commune à tous, large, souple, non-close, une peau-tente, un écran contre la brûlure du noir infini. Il est tant d'autres choses, que j'ai voulu en 1992 poser cette question, où commence le ciel, à quelques personnes dont la pensée ou l'œuvre m'importaient.

Intérieurs

1998-2000

Parallèlement aux Glasstypes, objets détachés de tout lieu, les Intérieurs montrent une vision des décors qui auraient pu être les leurs. Lieux vides, pleins d'absence, comme extraits d'une suite cinématographique - à côtés de l'action - avant et après simultanément.

Une fois et pas plus

2000-2002

Autour du corps et de ses enveloppes, peau, vêtement. Autour de la suspension, de l'apparition dans l'espace aérien et dans l'instant photographique. Lancer éphémère des objets devant l'objectif. Une fois et pas plus : Titre qui se répétant à haute voix que l'horloge est impitoyable, que l'attraction terrestre aussi, rêve leur relâchement. Des objets (je réalise ces sculptures) rencontrent des personnages, ou pas. Destin, futur. Ce qui arrive. Le réel est hasard, vitesse, mouvement. La couleur, si importante dans les autres séries, est voilée pour ne pas troubler l'apparition distante du rêve : proche du noir et blanc, elle laisse se fondre l'objet volant dans le décor.

La suite d'Arles

2003

Commande du Fond National d'Art Contemporain à l'initiative du Musée Réattu, d'Arles et exposée lors des Rencontres Internationales de la Photographie 2003, La Suite d'Arles est accompagnée d'un livre du même nom aux éditions Filigranes. Le sujet de cette commande était la ville d'Arles. J'y ai trouvé un observatoire particulièrement bien placé pour voir : Un ciel envers de l'architecture, moulage immatériel de la ville minérale. Voir la lumière contrainte à la géométrie. Voir le vent en contact avec la pierre, voir la mémoire des pierres agitées par l'apesanteur. J'y ai fait voler des sculptures de papier et de tissus. Rubans comme des phylactères déployés dans les airs, noirs, blancs, sous-titrages ordonnés par les hasards du vent, textes mêlés aux photogrammes d'un film rêvé là. Annonciations obscures, images de la pensée en mouvement... Ou bien livres d'or, lancés dans ces espaces sacrés pour certains d'entre eux, comme une mémoire prise dans la forme. Les dix photographies de La Suite d'Arles sont très liées à la série précédente, Une fois et pas plus.

Les autres séries

Longue distance

2005-2007

Regarder le monde familier de loin comme étranger. A longue distance du monde le plus proche. Filtrés par la mémoire, le temps ou l'effort de projection, lieux et personnages sont figés dans la lumière lourde d'un présent éternel. Ici ? Copie d'ici dans un ailleurs pressenti ? Temps archaïque ou futur ? L'univers de ces images se rapporte au théâtre : la lumière travaillée, dramatique, traite les scènes extérieures comme des intérieurs. Ces photographies jouent avec un monde vitrine du rêve, une Terre espace expérimental où se projettent des fictions vraisemblables. Mais la série Longue distance est aussi liée à l'espace/temps cinématographique: j'ai le sentiment permanent par la photographie d'extraire quelques fragments d'un film qui s'échappe sans cesse. Les images deviennent suite de photogrammes plus ou moins discontinues. De ce fait, la plupart se présentent en triptyque ou en diptyque. C'est aussi ce qui a déterminé le format rectangulaire. Après Une fois et pas plus, et La Suite d'Arles, de nouvelles sculptures apparaissent dans Longue distance. Elles n'ont plus à voir ni avec le vêtement ni avec le livre. Qu'elles apparaissent comme dessins rigoureusement géométriques ou feuilles d'or chiffonnées par un lancer, elles condensent la possibilité de la photographie, et la capturent de l'intérieur.

Solo

2011

Solo, la nouvelle série de Corinne Mercadier, se distingue de ses œuvres précédentes. En effet, l'artiste est passée d'une pratique très particulière - une complexe double prise de vue au Polaroid SX70 -, au médium le plus partagé aujourd'hui, la photographie numérique. *Solo* s'inscrit pourtant sans peine dans la continuité de l'œuvre : on y retrouve les territoires presque abstraits, la mise en scène, les personnages énigmatiques, les objets lancés et le temps qu'ils incarnent, l'importance de l'ombre... Cependant le changement radical de technique, la lumière forte et les couleurs artificielles donnent une nouvelle direction au travail.

Un des fondements de cette série réside dans l'approche du paysage comme espace scénique. Un théâtre en plein air, dont le mur de scène figure un ciel nocturne ou intersidéral. Les ciels assombrés - présents depuis 1992 dans *Paysages* jusqu'à *Longue Distance* en 2007, sont devenus ici les cintres d'une obscurité absolue où disparaît le point de fuite des grandes perspectives horizontales. Une ombre noire précède ce fond, créant une impression d'espace clos tel une camera obscura. Le regard cherche l'infini, revient à ce qu'il y a à voir : la chorégraphie de l'image. Au premier plan principalement, plan de l'action, se trouvent des personnages en représentation, statiques ou en mouvement, des sculptures, des objets volants ou pas.

Les objets sont simples, géométriques : grandes baguettes, pneus, ballons, lignes délimitant des espaces qui évoquent le jeu, mais un jeu dont les règles échappent. Les hasards du lancer n'en modifient pas les formes, à la différence des sculptures en matériaux souples des séries précédentes. Nul fantôme. Pourtant, une radicale étrangeté demeure, que la définition des images inédite dans l'œuvre de Corinne Mercadier ne dissipe pas.

Travail présent dans les collections de La Maison Européenne de la Photographie, Paris; du FNAC (Fonds National d'Art Contemporain) de la Bibliothèque Nationale, Paris; la Collection Polaroid Corporation et Galerie Les Filles du Calvaire, Paris. Publication aux éditions Filigranes, en particulier une monographie en 2007, et chez Actes Sud.